

Dans « Ligne & Fils », la romancière plonge dans l'Ardèche et le monde des soyeux. Intime et vif

Emmanuelle Pagano déroule le fil

XAVIER HOUSSIN

L'eau recouvre de sa transparence instable les rochers de la rivière. Elle y fait des rides. A peine. Comme un glacier ondulante et fripé, brillant dans la lumière. Ou alors, elle les contourne, s'y sépare et se renoue dans des cordeaux d'écume. Elle remonte d'abondance sur les galets des rives, les attire dans son flot, les fait rouler plus loin. Elle dévale. Elle court entre les aulnes, les saules, les peupliers. Du massif du Tanargue jusqu'à Bois Saint-Martin où elle se jette dans l'Ardèche, la Ligne se fraie son passage. Tout comme la Baume a arraché le sien à travers les gorges et les forêts avant de se faire, elle aussi, affluent. L'une et l'autre creusent ainsi deux vallées séparées et proches, dont les devenirs se rejoignent, s'enchaînent. Ces cours d'eau voisins, aux tracés différents, forment le décor unique du nouveau roman d'Emmanuelle Pagano. Une histoire d'origines et de fil des rivières. De filiation difficile. Et de contre-courant.

La narratrice de *Ligne & Fils* est issue de ces paysages. De leur douceur, de leur rudesse, suivant les jours ou les saisons. Elle a grandi dans le clapot, les murmures, les bruissements de l'eau. Et n'a jamais pu en partir. Là aussi, avant elle, ont vécu tous ceux qui l'on précédée. « *Je ne sais pas, se demande-t-elle, s'il faut trier, entre les souvenirs de la Baume et ceux de la Ligne, entre ma mémoire et celle d'avant moi, s'il faut choisir entre avoir peur et être soulagée.* » La Baume, c'est son enfance, de joie sauvageonne, d'inquiétude et d'absence, ensemble mêlées dans une étrange douceur. La Ligne, c'est le passé lointain que sa mère

avait fui. En révolte contre sa famille, une dynastie de mouliniers qui avaient installé leur fabrique de fil de soie sur la rivière.

Ligne, lignée. Fil et fils. Emmanuelle Pagano débrouille une généalogie enchevêtrée. Elle remonte aux sources. A l'arrière-grand-père, orphelin et sans nom, qu'on avait appelé Ligne parce qu'il avait été trouvé sur la rive, à 10 ans. Et qui plus tard deviendrait patron du moulinage. D'une génération l'autre, elle suit une trame compliquée de destins. Chez les héritiers, rien de bien heureux, rien de très facile. Entre parents et enfants, chacun se débat, s'oppose. Il faut plus d'une fois ravaler les sanglots. Etouffer le chagrin. Cependant, on tient. On se carapace pour enfin se trouver content d'accepter le sort commun.

Le livre toutefois dépasse de loin la chronique familiale. Une foule d'autres récits l'accompagnent, la précèdent. Ceux des hommes et de la rivière. Celui du quotidien de la fabrique : le travail harassant des très jeunes ouvrières qui ébouillangent les cocons de soie dans des cuves brûlantes. L'attention minutieuse ininterrompue au dévidage et au filage. Le bruit des machines. L'atmosphère suf-

Le temps passe, moins comme un souffle que comme une eau vive. Ici, l'eau emporte tout, les mots et les êtres. Les moments de malentendus, les tristesses

focante (« *La chaleur était épouvantable, l'odeur pestilentielle. L'humidité permanente et la chaleur formaient un brouillard de vapeur oppressant en hiver, plus léger, mais plus puant encore, en été.* »). Celui aussi de la passion de la soie, le goût du fil parfait.

Tout éprouvé qu'ait été un lien, il peut rester solide. La narratrice



L'Ardèche.
PHILIPPE SCHULLER/SIGNATURES

du roman est une mère retrouvant son fils, un adolescent bizarrement poussé. Elle ne l'a pas vraiment élevé puisqu'il a été confié bébé à la garde de son père. Dans le peu qu'ils se sont vus, elle se souvient qu'elle lui chantait, gamin, au bord de la rivière, le *Petit Indien des Andes*, de Pierre Chêne : « *Il faut mettre un pied dans l'eau/ Pour comprendre le ruisseau.* » Une ritournelle de moulins.

Le temps passe, moins comme un souffle que comme une eau vive. Ici, l'eau emporte tout, les mots et les êtres. Les moments de malentendus, les tristesses. « *Depuis toujours, l'eau est un apaisement, elle porte les corps et les délivre du poids, elle berce les peines en coulant. Petite fille, j'aimais tellement rester au bord de la rivière qui emportait mes tourments.* » Déjà dans *Les Adolescents troglodytes* (POL, 2007),

où une ferme avait été engloutie sous une retenue de barrage, elle recouvrait un passé dont on ne savait plus s'il était encore douloureux. Qu'est-ce donc qui se dilue ? Que gît-il au profond ? *Ligne & Fils* est un texte intime. Premier d'une « Trilogie des rives » où Emmanuelle Pagano se propose d'explorer nos relations avec l'eau et ses détours, il touche à notre mémoire, à nos rêves. Mais nous ne sommes peut-être que des spectateurs du courant. Nous croyons maîtriser les lacs, les fleuves, les estuaires. Nous élevons des digues face aux mers. Il suffit pourtant d'une pluie pour grossir un torrent. Et d'un peu trop de larmes pour qu'on se noie dedans. ■

· LIGNE & FILS.
· TRILOGIE DES RIVES, I,
· d'Emmanuelle Pagano,
· POL, 208 p., 15 €.